

**La vocation sociale de l'amour de l'amour le plus personnel :
la famille donne un visage concret à la conception chrétienne du lien social**

Philippe Bordeyne, recteur de l'Institut Catholique de Paris

À la fin de la célébration du mariage religieux, où il a été beaucoup question d'amour et où l'émotion a été intense, les nouveaux époux se voient remettre un livret de famille catholique. Par ce simple geste, l'Église affirme un lien très fort entre l'amour et la famille, entre l'intime et le social. Ce même lien est au cœur de ses interventions publiques, qui défendent la conception chrétienne de la famille et la permanence de l'alliance conjugale lorsqu'elle a été validement contractée entre un homme et une femme. Or, cette affirmation de la vocation sociale de l'amour fait difficulté aujourd'hui. Dans les milieux d'Église, on invoque la montée de l'individualisme et on se lamente. Une double tentation se fait jour : le défaitisme devant la déferlante, et l'immobilisme qui évite de se remettre en question. Pour sortir de cette double impasse, je voudrais suggérer que le malentendu porte moins sur l'amour que sur le lien social. Il faut donc élucider le différend sur la compréhension chrétienne du lien social si l'on veut proposer à frais nouveaux la conception chrétienne de l'amour et de la famille. L'Église dispose de vrais atouts pour faire adhérer les personnes au potentiel social de leur amour, ce qui représente un enjeu sociétal majeur face au repli sur l'individualisme. Mais l'Église est-elle encore crédible dans ce domaine-là ? Pour répondre à cette redoutable question, il convient de clarifier les rapports entre le religieux et le social dans le contexte contemporain. Pour cela, je ferai route avec le philosophe canadien Charles Taylor, à partir notamment de son ouvrage *L'âge séculier* disponible en français depuis peu¹. Il offre à la fois une *analyse* des conditions actuelles de la croyance, et une *méthode* pour aborder la religion de manière crédible dans l'espace public. Cela me permettra en finale de dégager *quelques voies concrètes* par lesquelles les communautés chrétiennes peuvent contribuer à faire découvrir « la vocation sociale de l'amour »².

1- L'approche contractualiste du lien social exacerbe l'individualisme.

Taylor analyse la tension qui traverse les représentations du social dans l'imaginaire moderne et affecte durablement le rapport aux grandes religions instituées.

¹ Charles Taylor, *L'âge séculier* [2007], Paris, Seuil, 2011.

² Philippe Bordeyne, *Éthique du mariage : la vocation sociale de l'amour*, Paris, DDB (Théologie à l'Université 12), 2010.

a- *En un premier sens à connotation négative*, le social est compris dans la culture contemporaine comme un résidu de l'emprise exercée sur les individus par les sociétés traditionnelles, emprise dont la modernité a commencé de nous libérer, sans que cette libération soit encore achevée. La modernité aurait ainsi amorcé un processus d'émancipation qu'il nous revient de conduire à son terme. La théorie du gender repose en bonne part sur cette reconstruction de l'histoire de la modernité : dire aujourd'hui que l'identité est un produit des influences sociales dont l'éducation doit libérer pour permettre le plein épanouissement des individus, relève de ce premier sens négatif attribué au social. Dans la même veine, l'Église catholique est associée, en tant qu'institution venue du fond des âges, aux modes de structuration du social dont il faudrait se débarrasser. Son discours public est alors regardé comme une tentative désespérée de maintenir son pouvoir sur les individus.

b- *En un deuxième sens à connotation positive qui vient supplanter le premier dans l'imaginaire moderne*, le social est conçu dans la tradition de la philosophie politique née aux 17^{ème} et 18^{ème} siècles comme la résultante d'un contrat entre des individus libres, égaux et porteurs de droits, qui s'associent pour rendre maximal le bonheur de tous. Dès l'origine, ce courant a nourri des conceptions différentes du politique et les ramifications en sont encore plus diversifiées aujourd'hui. Par-delà ces différences, nous héritons de cette tradition politique une conception, très puissante dans l'imaginaire social, où les rapports entre les individus et l'État doivent être directs, ce qui relègue toute forme de hiérarchie sociale dans un passé révolu. Les individus ne cessent de revendiquer de nouveaux droits personnels et d'exiger de l'État qu'il les leur garantisse.

Avec la consommation de masse qui exacerbe toutes sortes de désirs, se greffe sur cet individualisme politique un individualisme « expressif » dont les racines remontent au romantisme, mais qui touche désormais toutes les classes sociales. Prévaut désormais une « éthique de l'authenticité » où « chacun de nous a sa manière propre de réaliser son humanité » : « il est important de trouver sa voie et de vivre en accord avec elle, au lieu de se soumettre au conformisme avec un modèle imposé de l'extérieur, par la société, par la génération précédente, par l'autorité religieuse ou politique »³. Cette recomposition tardive de l'héritage des Lumières pousse la démocratie politique à ses limites et les désillusions s'accumulent, tant son incapacité à garantir le bonheur de tous devient patente. Ces désillusions peuvent néanmoins provoquer un sursaut d'invention sociale. La famille

³ Charles Taylor, *op. cit.*, p. 811.

notamment est mise à contribution pour soutenir les personnes repoussées aux marges par leur inadaptation économique et sociale, par leurs échecs sentimentaux et conjugaux, ou encore par leurs problèmes de santé.

c- Comme on le voit, les deux sens attribués au social sont, pour Taylor, les deux facettes d'un même processus qui tend à idéaliser l'émancipation individuelle et le contrat social⁴. Reposant sur une généalogie réductrice, le grand récit moderne diabolise le social entendu au premier sens et il magnifie le social entendu au deuxième sens. Il est difficile, dès lors, d'établir un rapport serein et constructif entre les individus et la société. Bien plus, ce récit va de pair avec la promotion d'un humanisme exclusif, qui dénie à la religion toute espèce d'influence bénéfique et spécifique sur le social. La démonstration de Taylor s'appuie sur une généalogie alternative, d'où il ressort que le grand récit de la modernité a reconstruit l'histoire *par soustraction*⁵, en occultant les mouvements de renouvellement social qui ont eu lieu à plusieurs reprises dans l'histoire, y compris dans la sphère religieuse. Les penseurs modernes oublient ainsi qu'ils doivent au christianisme d'avoir cherché à cultiver l'épanouissement personnel.

De ce paradoxe apparent, Taylor tire *une loi anthropologique plus générale* : l'homme a une capacité d'invention, et même de révolution, qui consiste à faire du neuf non pas de manière absolue, mais en se réappropriant des sources morales déjà existantes moyennant leur réinterprétation à la lumière d'une expérience nouvelle⁶. De ce point de vue, les sources religieuses ne sont pas en reste. Contestant la thèse d'un déclin du religieux consécutif aux processus de modernisation, Taylor estime que l'émergence de nouvelles formes d'organisation religieuse atteste que l'industrialisation et l'urbanisation n'ont pas réduit à néant la motivation religieuse indépendante. Mais pour le voir, il faut prêter attention à la pluralité nouvelle des conceptions religieuses, non religieuses et antireligieuses qui circulent dans la société actuelle⁷.

⁴ On voit que la thèse taylorienne de l'individualisme exacerbé privilégie la pensée de Locke au détriment de celle de Hobbes, chez qui le contrat social débouche au contraire, comme chez Machiavel, sur la constitution d'un Etat omnipotent (le *Léviathan*) au profit duquel l'individu disparaît pour préserver sa sécurité.

⁵ Charles Taylor, *op. cit.*, p. 284.

⁶ « Rendre ces nouvelles sources disponibles représentait donc véritablement une étape inédite, quelque chose qu'il est impossible d'ignorer. » (Charles Taylor, *op. cit.*, p. 452.) Voir aussi Charles Taylor, *Sources of the Self. The Making of the Modern Identity*, Cambridge, Harvard University Press, 1989 [traduction française : *Les sources du moi*, Paris, Seuil, 1998].

⁷ Charles Taylor, *L'âge séculier*, *op. cit.*, p. 747-749.

2- La visée chrétienne de la transformation comme force de renouvellement social

Au plan de la méthode, cela requiert aussi que l'on produise une définition alternative du religieux où *la transformation* devient la « question centrale ». Nonobstant ses diversités, la religion vise, selon Taylor, « une transformation des humains qui les porte au-delà ou en dehors de ce qui est normalement considéré comme l'épanouissement humain, même dans un contexte de réciprocité raisonnable (c'est-à-dire lorsque nous travaillons à l'épanouissement les uns des autres) »⁸.

a- La définition avancée par Taylor enregistre, d'une part, le potentiel de renouvellement des personnes et des sociétés que la représente religion, puisqu'on la pense désormais à partir de la « transformation » qu'elle poursuit, dès ici-bas et pour un avenir qui dépasse le temps du monde. D'autre part, le différend qui oppose les croyants aux non-croyants est clairement mis en avant : pour les premiers, la religion vise une transformation « supérieure », dont les seconds estiment qu'elle met en danger la perspective de réciprocité instituée par les sociétés modernes. En introduisant un ordre moral immanent, délié de toute perspective de transcendance, la modernité a en effet opéré une rupture radicale avec l'ordre moral chrétien, où l'action éthique était conçue comme précédée par les commandements de Dieu et portée par la grâce divine. Taylor insiste sur le fait qu'on ne saurait sous-estimer la puissance d'attractivité attachée, aujourd'hui encore, à l'ordre moral issu de cet humanisme exclusif. Celui-ci s'étant construit sur la promotion de l'égalité à l'encontre des hiérarchies sociales propres aux structures traditionnelles, il trouve des résonances nouvelles dans la « sociabilité d'étrangers » qui permet d'appartenir « directement à des ensembles plus vastes », apparaissant comme neufs, « moins encombrés, plus universels et plus fraternels »⁹. Dans ce contexte, les éthiques déliées de toute appartenance religieuse jouissent d'une prime de confiance, car elles semblent moins inféodées à des territoires partiels. Le chrétien ne peut ignorer que l'expérience de vivre sans Dieu et de penser l'éthique dans un tel cadre est aujourd'hui massive. Réciproquement, le grand récit du déclin des religions apparaît peu plausible à beaucoup, quand ils observent le foisonnement de spiritualités et de mouvements religieux. *Le rapport de nos contemporains au religieux, à la croyance et à la non-croyance est de plus en plus fragmenté*, avec une multitude de positions intermédiaires¹⁰. Telles sont les *nouvelles conditions de la croyance*.

⁸ Charles Taylor, *op. cit.*, p. 737-739.

⁹ Charles Taylor, *op. cit.*, p. 979-981.

¹⁰ Charles Taylor, *op. cit.*, p. 1010-1011.

b- Dans ce contexte, Taylor plaide pour une *revalorisation de l'histoire religieuse*, avec ses figures emblématiques de croyants qui ont suscité de nouvelles organisations religieuses dans des circonstances variées. Il en ressort que l'aptitude à la critique sociale n'est pas un privilège exclusif de la modernité. On trouve le même type de compétence dans le stoïcisme, chez Jésus ou chez Paul, mais aussi chez Bouddha qui sort du système des castes du Dharma, ou encore chez Mahomet qui fait éclater les limites des tribus et des nations en fondant la nouvelle *Oumma*¹¹. Par exemple, lorsque saint Paul réinterprète des sources juives (la première alliance) et païennes (les vertus) à la lumière de son expérience personnelle de la rencontre avec le Christ ressuscité, il parvient à *élargir l'espace* — mais sans jamais disqualifier l'action de Dieu ici et maintenant, ouverte sur l'eschaton, comme le fera plus tard l'humanisme moderne. Ce travail de décroisement vers plus de solidarité, plus de fraternité et d'universalité est particulièrement manifeste en Ga 3, 28 : « Il n'y a pas Juif ni Grec, il n'y a pas esclave ni homme libre, il n'y a pas de mâle et de femelle : car tous vous êtes un en Christ Jésus. » Dès lors, le christianisme de Paul peut être aujourd'hui encore offert comme un réservoir de sources morales à réinterpréter et à assimiler par nos contemporains. Cela implique de rompre résolument avec la vision de l'histoire par soustraction¹², où l'universalisme moral aurait été présent dès le départ, mais enserré dans des cadres étriés dont la modernité nous aurait ensuite libérés. Taylor plaide pour une approche moins idéologique de l'histoire. Si l'on ne frustre pas le passé de ses capacités d'invention, on repère mieux les étapes effectivement franchies.

c- Toutefois, la force de renouvellement social présente dans le christianisme n'est pas perceptible par le seul recours au savoir historique. Une approche plus engagée, qui ne masque pas *la séduction* que certaines figures de croyants continuent d'exercer, apporte sa part de solution au problème commun de la « transformation » sociale. « Je suis ému par la vie de saint François d'Assise, ose reconnaître Charles Taylor, et c'est en partie pourquoi l'idée d'une disparition de toute aspiration religieuse indépendante me semble si peu plausible »¹³. *La référence explicite à l'expérience personnelle* est décisive dans le contexte de l'individualisme expressif et du pluralisme religieux, où les trajectoires personnelles sont devenues plus libres par rapport aux héritages familiaux et communautaires. Il importe donc,

¹¹ Charles Taylor, *op. cit.*, p. 453 ; 981-982.

¹² Charles Taylor, *op. cit.*, p. 449-53.

¹³ Charles Taylor, *op. cit.*, p. 747.

lorsqu'il est question de la compréhension chrétienne de la famille et du mariage, de ne pas la réduire à une doctrine, et encore moins à une morale. Réduire la religion à la morale fut précisément le projet de l'humanisme séculier des Lumières¹⁴. Si la foi chrétienne a encore toutes ses chances aujourd'hui, c'est en raison des « nouvelles conditions de la croyance » qui font que beaucoup se laissent toucher par l'expérience religieuse comme « lieu où se déploie une puissance »¹⁵. La figure du Christ et celle des chrétiens de l'histoire suscitent aujourd'hui encore le dépassement de soi et elles demeurent capables de résistance face aux facteurs sociaux aliénants.

Prenons deux exemples pour illustrer la thèse de Taylor dans le domaine de la famille.

1/ Le fait que Jésus entre en débat avec les pratiques de répudiation du judaïsme contribue à rendre son enseignement sur le mariage inspirant pour aujourd'hui. Jésus ne masque pas l'échec possible du mariage d'amour, mais il se réfère au dessein du Créateur « au commencement » pour proposer une voie de plus grande exigence. C'est un véritable défi, comme le perçoivent immédiatement les disciples (Mt 19, 1-12), mais c'est précisément cela qui indique à nos contemporains le lieu d'un possible dépassement de soi dans la vie conjugale.

2/ La consécration des vierges, instituée dans l'Église primitive, a donné à des femmes une liberté inédite en leur permettant d'échapper à l'emprise patriarcale de la famille, tout en donnant un visage concret au « don suprême de soi [...] pour l'amour de Dieu »¹⁶. Dès lors, ce ne sont pas seulement des doctrines, mais *des vies de croyants resituées dans leur contexte historique*, qui permettent d'éprouver que la transformation visée par la foi chrétienne nous tire au-delà du monde, non certes pour le quitter, mais pour mieux le renouveler.

3- Le message chrétien sur la famille présuppose une conception théologique et pratique du lien social, fondée sur l'amour

De tout ce qui précède, il ressort que la proposition chrétienne sur le mariage et la famille n'est audible dans la culture contemporaine que si les croyants et les responsables d'Église s'efforcent de dissiper le malentendu sur la conception chrétienne du social et, plus précisément, sur la conception du lien social envisagé à la fois comme un don et comme une

¹⁴ Charles Taylor, *op. cit.*, p. 403.

¹⁵ Charles Taylor, *op. cit.*, p. 18 et 46.

¹⁶ Charles Taylor, *op. cit.*, p. 1071. Voir aussi Lisa Sowle Cahill, *Sex, Gender, and Christian Ethics*, Cambridge, Cambridge University Press, 1996.

tâche. Or, cette dissipation ne peut pas se faire seulement par le discours. Les actes de l'Église et des chrétiens doivent être mis à contribution. Donnons trois pistes concrètes.

a- *Le lien social est fondé sur un amour trinitaire qui nous précède et qui nous presse.*

Taylor montre que le différend entre la modernité et le christianisme porte fondamentalement sur la capacité de l'amour à façonner le lien social et à le rénover. Face à la réduction de l'*agapè* à un humanisme sécularisé¹⁷, il convient, dans les nouvelles conditions de la croyance, de proposer la spécificité chrétienne dans une approche de l'*agapè* comme « don de soi » qui « va au-delà de toute solidarité possible » et « n'est pas limité par une condition d'équité »¹⁸. L'*agapè* divin apporte à l'homme la promesse d'un dépassement surhumain qui requiert de lui, en retour, qu'il s'engage dans un processus de transformation véritable. Cette double affirmation s'appuie sur une interprétation d'ensemble de la Bible, où la thématique de l'Alliance révèle l'amour inconditionnel et gratuit de Dieu pour son peuple. Cet amour inspire et requiert des relations politiques nouvelles, basées sur la justice et la paix, sur la protection de la veuve et de l'orphelin, sur le refus prophétique de toute forme d'oppression, sans que sa justification se réduise jamais à l'horizon intra-mondain. Dès lors, tout amour chrétien a vocation à irriguer la sphère politique, et cela dès sa genèse dans le foyer conjugal et familial.

Tel est le cœur de l'enseignement de Benoît XVI dans sa première encyclique *Deus caritas est*, où la deuxième partie de morale sociale s'appuie sur les développements théologiques de la première partie, consacrée à l'amour divin¹⁹. Assumant l'*éros* pour le conduire jusqu'à l'*agapè*, l'amour divin s'enracine dans les relations qui unissent le Père, le Fils et l'Esprit saint et auxquelles la révélation nous donne d'avoir part. À la différence de la théologie spéculative, les Écritures nous introduisent de manière très concrète à la vie divine comme espace de sociabilité généreuse. Pensons à la manière dont Jésus se laisse guider par l'Esprit pour recevoir du Père, pendant les quarante jours au désert, le sens et la portée de sa mission, avant qu'il ne s'y ressource quotidiennement dans la prière solitaire. Pensons aussi à la façon dont Jésus se dessaisit de sa vie par amour, avant de recevoir du Père l'assurance de sa sollicitude, puis de goûter la force de l'Esprit dans la lumière de la résurrection. Plus loin, le livre des Actes nous fait découvrir le rôle de l'Esprit dans le courage des disciples et dans

¹⁷ Charles Taylor, *op. cit.*, p. 440.

¹⁸ Charles Taylor, *op. cit.*, p. 738.

¹⁹ Benoît XVI, lettre encyclique *Deus caritas est*, 25 décembre 2005.

l'inventivité des premières communautés chrétiennes, qui prolongent la mission du Fils sur de nouveaux terrains et de manière totalement nouvelle.

b- Affronter le doute qui pèse sur le renoncement et sur le dépassement.

Cette mise en lumière de la portée sociale et politique de l'*agapè* divin donne un axe sûr à la théologie du mariage et de la famille, d'autant plus que l'enseignement biblique est rare en la matière. Il est même parfois devenu caduc en raison de son adhérence à des conceptions que le christianisme a lui-même contribué à dépasser dans l'histoire. En revanche, l'éthique du lien social est omniprésente dans la Bible. Elle propose un amour de renoncement auquel est promis l'héritage d'une vie plus authentique. Cet amour-là est susceptible d'inspirer la vie conjugale à une époque où les échecs matrimoniaux mettent à mal les attentes élevées qui continuent d'être placées dans la famille. Dans les nouvelles conditions de la croyance, l'appel de Jésus à ce que chacun prenne sa croix pour le suivre (Mt 16, 24-26) trouve un regain d'attractivité, parce qu'il affirme l'unicité de chaque chemin de vie et qu'il promet d'y trouver la plénitude. De fait, l'Église catholique a su, par une dynamique suffisamment personnalisée de préparation au mariage, rendre plus lisible cet aspect du message du Christ, de sorte que l'authenticité d'une préparation fait aujourd'hui partie des facteurs déclenchants du choix du mariage. Les couples qui décident de se marier après avoir participé à une célébration religieuse où fleurait bon l'authenticité, ne sont pas rares. Et en ville, le bouche-à-oreille a vite fait de sélectionner les centres de préparation au mariage les plus performants pour y attirer des fiancés sous le mode spontané du réseau.

Toutefois, la promesse d'un dépassement de soi que l'on gagne dans un amour de renoncement suscite aussi des doutes et des oppositions, notamment dans le domaine de la sexualité. Deux objections dominent. Premièrement, comment admettre le mépris du corps et de la chair qui prévaut dans le christianisme ? Deuxièmement, la recherche de la transcendance n'éloigne-t-elle pas du bonheur ordinaire ? Ces deux objections se nourrissent de thématiques récurrentes dans la modernité : la réhabilitation du corps et du sexe par la Réforme protestante, et la valorisation de la vie ordinaire. La réponse de Charles Taylor ne dénie pas les erreurs commises à différentes périodes de l'histoire de l'Église. Mais il fait valoir : 1) que les critiques du christianisme se sont nourries de ses valeurs, de sorte qu'un rejet en bloc n'a pas de sens ; 2) que les critiques de la modernité ont suscité, au sein même de l'Église catholique, une meilleure prise en compte de la chair et de la vie ordinaire ; 3) que les dérives observées ne sauraient invalider ce qui les motivait, à savoir « l'aspiration à un amour

plus complet », même si l'expression de cette aspiration a besoin de continuer à s'ajuster²⁰. En somme, renoncement et dépassement ont vocation à devenir, dans la foi chrétienne, les deux facettes d'une même dynamique de renouvellement social qui commence dans l'intimité des relations conjugales et familiales, et les conduit vers leur plein épanouissement lorsqu'elles prennent part à la vie sociale plus large.

c- Cette conception appelle un engagement social à la jointure entre famille et société.

La généalogie des conditions actuelles de la croyance fournie par Taylor nous aide à mieux situer les résistances face à la proposition chrétienne du mariage, mais aussi quelles sont ses chances. On cerne mieux également les ambiguïtés de certaines demandes faites à l'Église catholique autour du mariage, lorsque prédomine un individualisme expressif, avide d'authenticité et d'expériences de dépassement, mais peu enclin à endosser la conception chrétienne d'une vie sociale fondée sur un amour de renoncement, où les plus faibles méritent l'attention prioritaire de tous. Pourtant, les prières de bénédiction de la liturgie du mariage exhortent fermement les époux à un amour large, sans exclusive : « Que toute personne en difficulté trouve auprès de vous soutien et réconfort. Que votre foyer soit un exemple pour les autres et qu'il réponde aux appels du prochain »²¹.

Pour que de telles paroles ne restent pas lettre morte, l'Église catholique doit prendre conscience que les frontières entre famille et société ont beaucoup bougé dans les dernières décennies. L'imaginaire social est plus fragmenté, et les sources morales sont réaménagées de manière plus diversifiée. Dans ce contexte, il n'est plus possible de faire fond sur la transmission qui s'opérait autrefois entre les générations. L'Église est sommée de valoriser et de soutenir la créativité sociale à l'œuvre dans les familles, ce qui suppose un examen lucide des solutions pratiques à mettre en place. Il me semble qu'il est utile de favoriser l'accès à des expériences de dépassement dans l'amour, à la jointure entre famille et société. Par exemple, les fiancés apprécient que les communautés chrétiennes leur proposent de prendre part, en couple, à une action de solidarité au cours de leur préparation au mariage : visite aux personnes seules ou malades, service de repas aux personnes sans domicile fixe. Les futurs mariés mesurent là que leur relation mutuelle trouve sa véritable finalité lorsqu'elle s'ouvre à plus large que la famille. Ou encore, des groupes de mères et de pères se constituent aujourd'hui. Celles et ceux qui y participent disent trouver là un soutien pour demeurer

²⁰ Charles Taylor, *op. cit.*, p. 1061-1077. Dans ces pages, Taylor mène une discussion serrée avec Martha Nussbaum, qui reproche au christianisme de mépriser le bonheur ordinaire par sa promotion du dépassement.

²¹ *Rituel romain de la célébration du mariage*, Paris, Desclée/Mame, 2005, p. 93.

endurants et confiants dans leur vie familiale, mais aussi pour apprendre avec d'autres à pratiquer des exercices relativement simples qui affermissent l'amour conjugal et familial dans le quotidien. De tels lieux apprennent également à gérer les échecs et à les traverser sans perdre espoir dans les ressources de dépassement contenues dans l'amour.

+ = + = +

Si l'Église affirme aujourd'hui que la famille est la « cellule vitale » de la société²², ce ne peut plus être dans le sens restrictif d'un conservatisme politique auquel elle a pu céder dans le passé, lorsque la famille était mise à contribution pour mieux assurer la reproduction d'un ordre social hiérarchisé, duquel l'Église tirait son épingle du jeu. Il ne peut s'agir que d'un mouvement d'échange réciproque entre la sphère familiale et la sphère sociale plus large, qui s'apportent mutuellement des expériences différenciées de l'amour et de sa puissance de renouvellement, dans l'intimité du foyer comme dans la sphère publique. Dans les deux cas, l'amour se vérifie dans le concret, qu'il s'agisse du quotidien familial, fait de proximité de paroles, de table, de lit et d'affections, ou du quotidien des rapports professionnels, économiques, associatifs et de citoyenneté politique. La figure du bon Samaritain reste inspirante pour vivre un amour à la fois désintéressé et réciproque, ferment du lien social. L'invitation de Jésus à oser l'imagination analogique (« Va et toi aussi fais de même ! », Lc 10, 37) atteste que l'amour prôné par l'Évangile ne vise pas la conservation, mais une dynamique de renouvellement. De cette dynamique, l'échec n'est jamais absent, qu'il soit dû à la faiblesse et à la contingence, à la démission et au péché, ou encore aux risques inhérents au chemin escarpé de l'amour vrai. Pour que cette dynamique puisse être facteur d'espérance à l'heure où le politique suscite de nombreuses désillusions, encore faut-il que les pratiques chrétiennes de l'amour manifestent au grand jour leur puissance de renouvellement en faveur du lien social.

²² Conseil pontifical Justice et Paix, *Compendium de la doctrine sociale de l'Église*, Avant-propos de Mgr Jean-Charles Descubes, Paris, Bayard/Cerf/Fleurus-Mame, 2006, chapitre 5, p. 121-147.